

ment charnu beaucoup plus grand et une quantité de graisse tout à fait inconnue chez la laitière séreuse.

L'éleveur qui spéculé sur la production du beurre fera intelligemment d'entretenir dans ses étables non la première laitière venue, si féconde soit-elle, mais la laitière beurrière la plus haute, la plus productive, celle qui, en même temps qu'elle élabore le lait le plus gras ou le plus riche en beurre, utilise le mieux la nourriture qu'elle consomme.

Rien n'est plus simple ou le plus à la portée de tous que la détermination de la richesse du lait, puisqu'il suffit, pour mettre en évidence cette dernière, de peser la quantité de beurre obtenue d'une quantité de lait mesurée, et c'est là ce qu'on devrait faire au moins une fois l'an; mais il y a aussi certains signes extérieurs qui sont une présomption favorable au point cherché. Consultez donc au préalable pour les voir servir et valoir autant que de raison. Ces signes, les voici: une teinte jaune de la peau du périnée; la même teinte de la peau de l'intérieur de la conque à l'oreille, et la présence sur l'une et l'autre d'une matière onctueuse qui se détache par petites écailles quand on en gratte légèrement la surface avec l'ongle. Ce n'est ni malaisé à retenir ni difficile à faire.

En résumé, la grande laitière n'est pas la beurrière la plus active et la plus féconde. D'aucuns vont plus loin et prétendent que les deux aptitudes, loin d'être concordantes, sont en général incompatibles. La proposition n'est pas absolue; elle a néanmoins son grain de justice. Nous ne pouvons cependant l'admettre que sous bénéfice d'examen, et nous disons: Essayez vos beurrières, et lorsque vous aurez déterminé expérimentalement l'échelle de l'aptitude des laitières d'une race quelconque, ne conservez pas, en vue de la production du beurre, les vaches qui se montreraient inférieures à la moyenne.—(A suivre.)

La bonne tenue d'un verger.

M. le Rédacteur,

La question de la bonne tenue d'un verger que vous avez traitée dans le numéro de la *Gazette des Campagnes* du 30 décembre dernier, mérite d'être étudiée attentivement, car nos vergers sont trop négligés pour espérer en tirer profit.

Les propriétaires de vergers disent que les pommiers ne vivent pas vieux et que ça ne paie pas d'en planter à présent, et ils s'accusent rarement d'avoir manqué de donner aux pommiers les soins qu'ils devraient avoir.

Les arbres plantés dans un sol riche et profond, bien drainé ou fossoyé demandent moins d'engrais que ceux qui sont plantés dans un sol sablonneux avec sous-sol aride, tels que sont presque tous les vergers au sud du fleuve depuis St-Anne de la Pocatière jusqu'à Lévis.

Pendant les quatre ou cinq premières années après la plantation, les pommiers poussent assez bien, parce que les racines trouvent une nourriture suffisante dans la couche de terre de la surface pour les faire croître; mais du moment que les racines sont forcées d'aller à une plus grande profondeur où le sol est pauvre, les pommiers tombent en langueur, dépérissent et ne produisent que des fruits rares et chétifs.

Les propriétaires s'étonnent de l'état de leurs arbres et croient qu'ils ont appliqué un remède en mettant une couche de fumier tout près du tronc des pommiers. Le remède n'est pas appliqué à la bonne place. Il faut mettre le fumier là où sont rendues les petites racines chevelues qui nourrissent les pommiers. Si vous avez planté des pommiers de cinq à six pieds de hauteur, ils auront atteint une hauteur d'au moins huit à dix pieds après cinq ans de plantation, et leurs racines auront de huit à dix pieds de longueur; c'est à cette distance du tronc que vous devez mettre l'engrais.

Le meilleur moyen de nourrir les racines, est de creuser un canal d'un pied ou plus de profondeur et de huit à dix pouces

de largeur, autour de l'arbre et à huit à dix pieds du tronc (et plus ou moins éloigné suivant la hauteur du pommier); mettez du fumier et des coudres éteintes dans ce canal; égalisez et étendez au pied de l'arbre la terre que vous aurez sortie du canal. En agissant ainsi, vous verrez de suite changer l'aspect des pommiers; ils croîtront avec vigueur et ils vous donneront de plus beaux fruits.

Si vous n'avez pas le temps de faire cet ouvrage à la bêche, tirez un sillon profond à la charrue, à la distance indiquée, et remplissez ce sillon d'engrais.

Quand le sol est très sec, il est avantageux de mettre sous les arbres une couche de paille, de mauvais foin, de litères ou de moulé de scie, au printemps, après la fonte des neiges. Ce paillis empêche l'évaporation de l'humidité de la terre qui restera fraîche durant l'été. Les arbres portant fruits conservent leur vigueur et les fruits n'échaudent pas.

Vous conseillez de planter à quarante pieds de distance. Je ne suis pas de votre avis que toutes les variétés de pommiers devront être plantés à 40 pieds. Dans un sol riche les Fameuse, St-Laurent, Calville jaune et autres qui font de très gros arbres, quarante pieds ne seraient pas trop; mais pour les Duchesse, Astracau, Tetopski et autres variétés qui s'étendent moins que les premiers, 20 pieds sur 25 pieds de distance suffit.

Je joins à cette correspondance, l'extrait d'un rapport fait par un comité de la Société d'horticulture du comté de l'Islet, sur la plantation et le choix des arbres qui conviennent à notre climat, en vous priant de le publier dans la *Gazette des Campagnes*.

UN MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ D'HORTICULTURE DU COMTÉ DE L'ISLET.

Note de la Rédaction.—Nous partageons les mêmes vues que notre correspondant, quant à l'espace à accorder aux arbres fruitiers, seulement dans notre écrit du 30 décembre, nous n'avons pas spécifié les variétés d'arbres fruitiers qui devaient être plantés à 40 pieds de distance. D'ailleurs nous disions que "la distance qu'il convient de mettre entre les arbres des vergers varie selon la nature du terrain et l'espèce des arbres." Nous savons par expérience que dans notre propre verger les St-Laurent, Fameuse, Rambeau, Red Astragan, Northern y auraient gagné à être plantés à quarante pieds de distance. Cette expérience nous a été coûteuse, car elle nous oblige de renouveler entièrement notre verger.

L'ensilage des fourrages verts.

On nous a prié de publier dans la *Gazette des Campagnes* la correspondance suivante qui a été publiée dans l'*Étendard* le 12 janvier courant:

Montréal, 26 décembre 1886.

M. le Rédacteur,

Ce ne serait peut-être pas sans intérêt que beaucoup des lecteurs de votre excellent journal, surtout ceux qui ont lu au mois de septembre dernier les détails de la construction de mon silo, apprendront que nous avons parfaitement réussi.

Nous avons fait cette année de l'ensilage d'avoine et n'ayant pu terminer le silo que très tard en octobre, cette avoine avait déjà subi une ou deux gelées passablement fortes et sans le silo elle devait nécessairement se perdre complètement. Cependant, mon colon a suivi mes instructions et il s'en trouve assez récompensé par le fait qu'il hivorne ses sept bêtes à cornes avec son ensilage infiniment mieux qu'avec son foin, et cela lui a permis de vendre ses mille et quelques bottes de foin à \$10 le cent aux nouveaux arrivés et peut-être à quelqu'un qui riait de lui l'automne dernier lorsqu'il était à faire ses travaux d'ensilage.

Et maintenant il faut espérer que les cultivateurs du Nord, et ceux surtout de la belle vallée de Nominique qui viennent de voir de leurs yeux ce que l'ensilage veut dire d'économie, ne tarderont pas à construire des silos.

Cependant, il ne faut pas se figurer que l'ensilage est tout ce qu'il faut pour assurer le succès et la fortune du colon, car malgré l'économie qu'offre ce fourrage c'est un bien mauvais calcul que d'hiverner des animaux inférieurs et des vaches